

ANTHROPOLOGUES ET ÉCONOMISTES FACE À LA GLOBALISATION : REPENSER LE DIALOGUE

Laurent BAZIN
Monique SELIM

Ce livre résulte d'un effort pour repenser le dialogue entre l'économie et l'anthropologie sociale. Il s'agit moins de penser dans l'absolu un rapport théorique entre les deux disciplines, que de contribuer à une meilleure compréhension de la conjoncture économique, politique et idéologique que constitue la globalisation. Alimenter une discussion sur les éclairages convergents ou divergents des deux disciplines (sans exclure les autres, telles la sociologie, l'histoire ou la géographie), confronter leurs apports, leurs méthodes, leurs concepts.

Pourquoi cette démarche, et comment la mettre en œuvre ?

Il faut tout d'abord souligner à quel point l'anthropologie a été marquée dans les années 1950-1970 par le fort développement d'une anthropologie économique. Celle-ci a été lancée sous l'impulsion de Karl Polanyi et à la suite de ses travaux, même si la description et l'analyse de systèmes économiques « autres » existaient bien avant. D'emblée, ce mouvement a été pluridisciplinaire, réunissant des anthropologues, mais aussi des économistes ou des historiens, à l'image de l'équipe réunie par Karl Polanyi lui-même et l'anthropologue Conrad Arensberg (1975). En France, l'anthropologie économique s'est constituée essentiellement comme une anthropologie marxiste, dont le développement a été très rapide après l'article fondateur de Claude Meillassoux (1960), ou ceux de Maurice Godelier¹, dans une interprétation concurrente du marxisme. Il s'agit sans doute du mouvement le plus dynamique et le plus productif de l'anthropologie française des années 1960-1970, qui s'est progressivement éteint dans la décennie 1980, demeurant sans véritable postérité. En ce qui concerne le champ disciplinaire de l'anthropologie, ce fut l'un des pôles d'une pensée à la fois contestatrice et novatrice.

La conjoncture était différente. Les affrontements idéologiques catalysés par la guerre froide d'un côté, par les décolonisations et les enjeux du développement et de l'émancipation qui en découlaient

1. Articles repris dans *Rationalité et irrationalité en économie* (1969).

conféraient une importance à l'analyse des systèmes économiques « autres », très largement conçus comme précapitalistes. Le paradoxe est que cet intérêt s'est manifesté à la fin de la période coloniale. L'ensemble des travaux réunis sous la bannière de l'anthropologie économique s'efforçait de décrypter la manière dont ces systèmes économiques se fondaient dans des architectures sociales, politiques, religieuses, idéologiques originales. En un mot, ils mettaient en application le concept polanyien d'*embeddedness* avant que celui-ci ne devienne une sorte de cri de ralliement de la sociologie économique s'intéressant aux échanges et au travail dans la société américaine (Granovetter), précisément au moment où s'évanouissaient dans les années 1980 les perspectives ouvertes par l'anthropologie économique. Un troisième grand axe de recherche de l'anthropologie économique de cette période des années 1960-1970 était de penser la manière dont ces économies « traditionnelles » s'articulaient au capitalisme ou à l'économie mondiale, et s'en trouvaient transformées : l'enjeu politique et idéologique de ces conceptualisations était de repenser la domination coloniale et ses rapports avec l'expansion du capitalisme, et d'en mesurer les conséquences qui s'énonçaient, durant cette période, en terme de sous-développement. En matière de terminologie, notons d'ailleurs que dans la même période, le terme de « transition au capitalisme » s'entendait comme une thématique marxisante ; celui de « réforme » renvoyait au désir de transformer le système économique pour en réduire la dimension d'exploitation, ou encore la société pour protéger davantage les fractions sociales les plus vulnérables.

Dans les années 1980, c'est-à-dire quand se mettaient en place les revirements idéologiques, économiques et géopolitiques de la globalisation, l'intérêt pour l'anthropologie économique s'est effacé. Il s'est effacé avec le marxisme, mais pas seulement. D'une certaine façon, l'instauration de la « pensée unique », comme on l'a dénommée *a posteriori*, ne laissait plus de place à une pensée fondée sur la mise en évidence d'altérités économiques.

Le regain d'intérêt relatif que rencontre aujourd'hui l'anthropologie économique semblerait suggérer que ce n'était qu'une éclipse, une parenthèse. Pourquoi ? Et de quelle manière ? Tout d'abord, il faut reconnaître que ce sont surtout des économistes qui ont pris l'initiative d'un nouveau dialogue entre les disciplines : notamment sur les questions monétaires, mais aussi (entre autres) sur celles du don et de la circulation non marchande.

Mais la conjoncture économique actuelle, la globalisation, l'imposition du modèle économique de l'économie de marché libérale de

la domination des logiques financières au niveau mondial, impliquent de nouvelles formes de contestation de ce qui se présente comme hégémonique : le marché, la finance, la dette, etc. Pensons en particulier à tous les courants plus ou moins fédérés dans les mouvements altermondialistes à partir de 1999-2000. Il ne s'agit pas seulement de contestation d'ailleurs, mais aussi de formes d'expérimentation et de réappropriation de structures économiques dominantes, ce que nous avons désigné comme les mimes du marché (Bazin, Selim, 2001). Évoquons par exemple les SEL et autres clubs de troc qui peuvent fonctionner comme de véritables alternatives économiques pour ceux que leur insolvabilité monétaire exclut du marché, ou peut-être plus souvent encore comme réinvention d'un semblant d'entre-soi dans le marché. Le microcrédit et la microfinance sont d'autres exemples devenus emblématiques des formes contemporaines de l'aide et de la « solidarité », dans lesquelles se réinvente et se diffuse aujourd'hui à très grande échelle la financiarisation. C'est à la faveur de cette multiplication des espaces de contestation, de recherche d'altérité économique — réelle ou fantasmée et condamnée à demeurer virtuelle — ou simplement de tentatives d'aménagements des structures économiques et des modèles dominants, que se manifeste dans le champ scientifique un intérêt nouveau pour un croisement des analyses anthropologiques et économiques. Il ne s'agit pas d'insinuer ici que l'une ou l'autre des disciplines serait condamnée à prendre pour objet de recherche ces formes de l'expérimentation sociale et économique, mais de suggérer que l'intérêt pour leur rapprochement est lié à cette évolution de la conjoncture idéologique : la dominance du libéralisme et de l'antilibéralisme, l'hégémonie du marché et le désir de l'antimarché qui en résulte.

La mise en œuvre d'un renouveau du dialogue entre l'économie et l'anthropologie ne prétend donc pas ressusciter l'anthropologie économique des années 1960-1970 mais prend justement comme objet du dialogue souhaité entre les disciplines l'analyse de la conjoncture contemporaine — nécessairement complexe — de la globalisation économique et de ses implications et manifestations différenciées dans des contextes sociohistoriques variés. L'objectif est donc de consolider les dynamiques de discussion entre les disciplines et non plus seulement à l'intérieur de chaque discipline. Les emprunts qui peuvent être faits sont parfois source de malentendu ou de frustration. Par exemple lorsque l'anthropologie est convoquée comme science des « sociétés primitives » ou censée informer, par exemple, sur le don en opposition au marché, ou sur les monnaies « archaïques ». Si ce corpus classique de l'anthropologie

fait bien évidemment partie de sa richesse épistémique et permet d'ouvrir des perspectives théoriques, en revanche il ne fournit pas nécessairement les outils les plus adaptés pour comprendre les évolutions du monde présent, y compris dans ses zones préjugées les plus « reculées ». Or, c'est bien comme observateurs et analystes des transformations sociales liées à la globalisation que les anthropologues — comme les sociologues — entendent engager la discussion entre eux et avec des économistes ou des spécialistes d'autres disciplines.

Revenons d'un point de vue anthropologique sur les interpellations épistémiques et la mise en rapport de ces deux pôles disciplinaires si étrangement distants que sont l'économie et l'anthropologie face à l'objet « globalisation ». Trois thématiques cadrent la réflexion : marché, marchandise, marchandisation ; monnaie, argent, finance ; travail, entreprise. Chacune de ces thématiques soulève des enjeux centraux où peut s'élaborer une matrice herméneutique commune entre les deux disciplines.

La première thématique — focalisée sur le marché — interroge en premier lieu le développement et l'expansion du capitalisme à partir d'un diagramme d'origine anthropologique, trouvant une résonance immédiate chez les économistes : pourquoi et comment la marchandise — inscrite dans des contextes d'altérité sociale et/ou culturelle — suscite-t-elle une telle attraction ? En d'autres termes, quelle est la force symbolique du marché, sur quels ressorts endogènes s'appuie-t-il ? Comment s'interpénètrent et s'entrecroisent dans des conjonctures toujours singulières des logiques au départ extérieures les unes aux autres et qui dans leurs arrimages réciproques font fonctionner des dispositifs socio-économiques ? Ces questions traversent tout terrain ethnologique mais aussi toute enquête économique. Elles enjoignent à une capitalisation comparative de cartographies spécifiques, qui est un des buts de cet ouvrage. À un autre niveau, les légitimations idéologiques du marché, soit l'ensemble des marchandises idéelles qui l'accompagnent — ressortissant principalement à l'éthique, la morale, la déontologie — convoquent les interprétations des anthropologues autant que celles des économistes.

La seconde thématique² — centrée sur la monnaie — façonne un triangle où s'immergent les acteurs, avec leurs visions et leurs usages de l'argent qui constituent un champ anthropologique provoquant les rationalités économiques. En effet, l'argent se présente comme un médiateur entre le désir et la jouissance et c'est précisément le caractère universalisant de cette médiation qui instruit l'échange entre économistes et anthropologues, puisqu'à présent aucune société n'échappe à la capture

2. Voir l'ouvrage Baumann E. *et alii* (2008).

consciente et inconsciente de l'argent. La concaténation de ces trois termes — argent/désir/jouissance — induit à tenter de comprendre de l'intérieur comme de l'extérieur, comment un investissement symbolique singulier se métamorphose en un investissement économique, relevant de catégorisations partagées et producteur de richesse. À l'inverse, on peut aussi se demander comment une dette symbolique débouche éventuellement sur la condamnation à une exclusion économique. Qu'est-ce qui est désiré à travers l'argent, quels sont les objets dont la jouissance va marquer une inscription statutaire et hiérarchique, quelle est la nature de la dette, pourquoi les impossibilités de la solder ne peuvent-elles s'énoncer alors même qu'elles devraient être largement explicitées ? Voici quelques préoccupations inévitables face aux acteurs individuels et à leurs trajectoires propres qui intéressent l'anthropologue, mais aussi face à toute institution économique en tant qu'elle se présente comme un agencement collectif de regroupement de sujets sur lesquels économistes et anthropologues se penchent.

La troisième thématique — le travail — fait rencontrer le politique avec une tonalité particulière ; le politique est en effet réintégré dans les rapports de subordination et/ou de soumission impliqués par le travail, et ce sous deux aspects : l'initialisation de politiques particulières, mais aussi l'État comme figure imaginaire d'autorité qui surplombe la chaîne des asservissements internes au travail et l'ensemble des déclinaisons hiérarchiques qui le sous-tendent. Chaque situation de travail suppose en effet d'appréhender des paradoxes et des tensions intrinsèques entre le profil de la légitimité imaginaire de l'État et son illégitimation tendancielle réelle pour saisir les raisons pour lesquelles les sujets continuent à travailler et à répondre aux ordres qui leur sont donnés. La profonde dépendance des champs du travail en regard du politique est dévoilée avec une loupe dans les moments de rupture ou de transformation politique brutale : la fragilité des modalités d'entrée et de sortie du travail, les ascensions fulgurantes ou les expulsions extrêmes qui se manifestent dans ces périodes d'instabilité sont bien révélatrices du rôle déterminant du politique dans le domaine du travail.

Chacune à sa manière, les trois thématiques mettent en scène comment économistes et anthropologues s'attellent à une remise en jonction, une resoudure de l'imaginaire et du réel face au déchiffrement de la globalisation. L'implication de l'anthropologue, son engagement personnel dans la construction d'un espace de communication inédit — quasi extraterritorialisé en regard du réel — avec les sujets sur le terrain l'ouvrent de façon privilégiée aux élaborations imaginaires de ces derniers concernant la globalisation à partir de leur place dans les rapports

économiques. Retisser la cohérence de ces productions imaginaires, y rechercher des lignes d'objectivation à partir de processus de subjectivation, c'est aussi entrevoir comment les acteurs s'emparent des contraintes économiques pour en faire une composante de leur destinée dans une globalité qui leur échappe, peuplée d'une foule d'entités symboliques supposées rendre le monde plus maîtrisable.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BAUMANN E., BAZIN L., OULD-AHMED P., PHELINAS P., SELIM M., SOBEL R. (eds.), 2007 : *La mondialisation au risque des travailleurs*, Paris, L'Harmattan.
- BAUMANN E., BAZIN L., OULD-AHMED P., PHELINAS P., SELIM M., SOBEL R. (eds.), 2008 : *L'argent des anthropologues, la monnaie des économistes*, Paris, L'Harmattan.
- BAZIN L., SELIM M., 2001 : *Motifs économiques en anthropologie*, Paris, L'Harmattan.
- GODELIER M., 1969. *Rationalité et irrationalité en économie*, Paris, Maspéro.
- POLANYI K., ARENSBERG C. (eds), 1975 : *Les systèmes économiques dans l'histoire et dans la théorie*, Paris, Larousse (éd. originale angl. 1957).
- SOBEL R. (ed.), 2007 : *Penser la marchandisation du monde avec Karl Polanyi*, Paris, L'Harmattan, *Cahiers lillois d'économie et de sociologie*, n° hors série.

Bazin Laurent, Selim Monique. (2008)

Anthropologues et économistes face à la globalisation :
repenser le dialogue

In : Baumann Eveline (dir.), Bazin Laurent (dir.), Ould
Ahmed Pepita (dir.), Phélinas Pascale (dir.), Selim
Monique (dir.), Sobel R. (dir.). *Anthropologues et
économistes face à la globalisation*

Paris : L'Harmattan, p. 11-16. (Questions
Contemporaines. Série Globalisation et Sciences
Sociales)

ISBN 978-2-296-05658-9.